

## CHAPITRE III.

CONSEIL DE GUERRE. — LES ESPAGNOLS ÉVACUENT LA VILLE.  
 — *Noche triste* OU LA NUIT FATALE. — AFFREUX CARNAGE.  
 — HALTE DE NUIT. — ÉVALUATION DES PERTES.

1520.

La nécessité d'évacuer la capitale ne pouvait plus être l'objet d'un doute. Il ne restait d'incertitude que sur la question de temps et sur celle de la route à suivre. Le général espagnol convoqua un conseil de guerre pour délibérer sur ces deux points. Son but était de gagner Tlascala, et une fois dans cette ville, de régler ses opérations ultérieures d'après les circonstances. Il fut décidé, après une courte discussion, que l'on quitterait la capitale par la chaussée de Tlacopan. C'était, à la vérité, faire un détour considérable et prendre un chemin beaucoup plus long que ceux par lesquels on était entré dans la ville. Mais cette raison même permettait de supposer que cette route, n'étant pas celle que les Espagnols étaient présumés devoir prendre, serait moins bien gardée que les autres : la chaussée elle-même avait d'ailleurs l'avantage d'être la plus courte, et l'armée se trouverait plus tôt en terre ferme, c'est-à-dire comparativement en sûreté.

Il y eut quant à l'heure du départ quelque divergence d'opinions. Les uns prétendaient que le jour serait préférable, parce qu'on pourrait voir la nature et l'étendue du danger, et prendre les mesures nécessaires pour y faire face. L'obscurité gênerait leurs mouvements beaucoup plus que ceux de l'ennemi, à qui le terrain était familier. Mille obstacles se présenteraient pendant la nuit, qui pourraient les empêcher d'agir de concert, d'obéir aux ordres de leur général, ou même de les recevoir. Mais on alléguait, d'un autre côté, que la nuit offrirait de grands avantages dans une lutte contre un ennemi

qui ne combattait guère que de jour. Les dernières opérations agressives des Espagnols avaient imposé aux Mexicains, qui, selon toute probabilité, ne s'attendaient point à ce qu'ils dussent partir aussitôt. On pourrait donc, en prenant les précautions convenables et en agissant avec célérité, sortir de la ville, peut-être même franchir la chaussée avant que l'ennemi eût connaissance de la retraite; une fois hors de ce défilé périlleux, on n'avait pas à s'inquiéter du reste.

Cette dernière opinion fut fortifiée, dit-on, par les conseils d'un soldat nommé Botello, qui professait la science mystérieuse de l'astrologie judiciaire. Il s'était fait une certaine réputation dans l'armée par quelques prédictions qui s'étaient réalisées : effet de quelques-unes de ces heureuses coïncidences qui font passer le hasard pour calcul aux yeux de la multitude crédule (1). Cet homme recommanda vivement à ses compatriotes d'évacuer la ville de nuit, comme étant l'heure qui leur serait la plus favorable, quoique lui-même dût y périr. L'événement prouva que l'astrologue connaissait mieux son propre horoscope que celui des autres (2).

Il est possible que les prédictions de Botello n'aient pas été sans influence sur l'esprit de Cortés. La superstition était un des traits caractéristiques de l'époque, et le général espagnol, ainsi que nous l'avons vu, partageait les préjugés de son temps. Le malheur dispose d'ailleurs les esprits à accueillir le merveilleux. Probablement aussi Cortés, trouvant l'avis de l'astrologue conforme au sien, s'en servit pour inspirer plus de confiance à ses soldats. Dans tous les cas, il fut décidé qu'on abandonnerait la ville cette nuit même.

Le premier soin du général fut d'aviser aux mesures nécessaires pour le transport du trésor. Beaucoup de simples sol-

(1) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.

L'astrologue prédit que Cortés serait réduit à la dernière extrémité, et qu'il parviendrait ensuite à de grands honneurs et à une haute fortune. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

(2) « Pues al astrologo Botello, no le aprovecho su astrologia, que tambien alli murio. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

datés avaient, comme nous l'avons dit, converti leur part de butin en chaînes, colliers et autres ornements d'or, qu'ils pouvaient facilement porter sur leur personne. Mais le cinquième du trésor royal, ainsi que celui de Cortés lui-même, et une bonne partie du riche lot des principaux cavaliers, avaient été fondus en barres et lingots, déposés dans une des salles du palais. Cortés délivra aux officiers royaux la part de la couronne, et mit en même temps à leur disposition un des chevaux les plus vigoureux, avec une escorte de soldats castillans (3). Cependant une portion considérable du trésor dut être abandonnée faute de moyens de transport. Le métal brillant, amoncelé sur le plancher, excitait la cupidité des soldats. « Prenez-en tant que vous voudrez, leur dit Cortés; il vaut mieux que vous l'ayez que ces chiens de Mexicains (4). Seulement, ayez soin de ne pas vous surcharger. Il faut, pour voyager par une nuit sombre, avoir le moins de bagages possible. » Ses compagnons, mieux avisés, suivirent son conseil, et ne prirent que quelques objets de peu de volume, quoique ce fussent peut-être les plus précieux (5). Mais les soldats de

(3) On a parlé diversement de la manière dont Cortés disposa du trésor, mais tous les écrivains sont d'accord sur ce qui en advint ensuite. Cortés a été accusé par ses ennemis de négligence, et même de péculat : cette accusation est totalement dénuée de fondement. Les faits, tels que nous les avons présentés, sont confirmés par le témoignage, sous serment, des hommes les plus recommandables de l'expédition, tel qu'il est relaté dans l'acte dont nous avons déjà parlé plus d'une fois. « Hizo sacar el oro é joyas de sus altezas é le dió é entregó á los otros oficiales alcades é regidores, é les dixo á la rason que así se lo entregó, que todos viesen el mejor modo é manera que habia para lo poder salvar, que el allí estaba para por su parte hacer lo que fuese posible é poner su persona á qualquier trancé é riesgo que sobre lo salvar le viniere... El qual les dió para ello una muy buena yega, é quatro ó cinco Españoles de mucha confianza, á quien se encargó la dha yega cargada con el oro. » *Probanza a pedimento de Juan de Lexalde.*

(4) « Desde aquí se lo doi, como se ha de quedar perdido entre estos perros. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.

(5) Le capitaine Diaz nous apprend qu'il se contenta de quatre *chalchiviti*,

Narvaez, éblouis à la vue de ces richesses, dont ils avaient tant entendu parler, et qu'ils contemplaient alors pour la première fois, ne montrèrent pas la même modération. Ils crurent voir les mines du Mexique ouvertes devant eux, et se précipitant sur ce perfide butin, ils en prirent non-seulement autant qu'ils pouvaient en porter, mais ils y ajoutèrent tout ce qu'ils purent entasser dans des porte-manteaux, des boîtes, dans tous les moyens de transport qui se trouvaient sous leur main (6).

Cortés s'occupa ensuite de régler l'ordre de la marche. Il mit l'avant-garde, composée de deux cents fantassins espagnols, sous le commandement du vaillant Gonzalo de Sandoval, soutenu par Diego de Ordaz, Francisco de Lujo, et une vingtaine d'autres cavaliers. L'arrière-garde, formée du gros de l'infanterie, fut confiée à Pedro de Alvarado et à Velasquez de Léon. Le général lui-même se chargea du centre, où se trouvaient le bagage, quelques-uns des canons, dont la plupart, cependant, restèrent à l'arrière-garde, le trésor et les prisonniers. Ces derniers étaient un fils et deux filles de Montézuma, Cacama, ci-devant seigneur de Tezcuco, et plusieurs autres nobles, que Cortés retenait pour lui servir d'otages dans ses négociations futures avec l'ennemi. Les Tlascalans furent répartis à peu près également entre les trois divisions; et Cortés se réserva le commandement immédiat de cent hommes choisis parmi ceux de ses vétérans qui lui étaient le plus dévoués. Ce corps d'élite, auquel furent adjoints Christoval de Olid, Francisco de Morla, Alonso de Avila, et deux ou trois autres cavaliers, était destiné à se porter sur tous les points où sa présence pourrait être nécessaire.

— ces pierres vertes dont les indigènes faisaient tant de cas, — qu'il trouva le moyen de soustraire adroitement des coffres royaux avant que le majordome de Cortés eût le temps d'en prendre possession. Ces pierres lui furent d'une grande utilité, en lui fournissant plus tard, et lorsqu'il se trouvait dans une grande détresse, le moyen d'obtenir des gens du pays quelques vivres et des médicaments. Bernal Diaz, *loc. cit.*

(6) Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 47.

Le général avait déjà surveillé la construction d'un pont volant, qu'on devait jeter sur les canaux qui traversaient la chaussée. Ce pont fut confié à un officier nommé Magarino, ayant sous ses ordres quarante soldats, qui prirent l'engagement de défendre le passage jusqu'à la dernière extrémité. Après que l'armée entière aurait traversé la première coupure, il devait être transporté à la suivante. On comptait trois de ces coupures dans la longueur de la chaussée, et il aurait été heureux pour l'armée que Cortés eût fait construire un nombre égal de ponts; mais c'eût été un travail considérable, et le temps manquait (7).

A minuit, les troupes étaient sous les armes et prêtes à se mettre en marche. Le père Olmedo célébra la messe, et appela la protection du Tout-Puissant sur l'expédition. Les portes s'ouvrirent alors, et, le 1<sup>er</sup> juillet 1520, les Espagnols sortirent pour la dernière fois de l'antique palais qui avait été le témoin de leurs souffrances et de leur indomptable courage (8).

Le ciel était couvert, et une pluie fine, qui ne cessa de tomber, ajoutait encore à l'obscurité. La grande place devant le palais était déserte, comme elle l'avait été depuis la chute de Montézuma. L'armée défila, avec le moins de bruit possible, par la grande rue de Tlacopan, qui naguère encore

(7) Gomara, *Crónica*, cap. 109. *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 143. Oviedo, *Hist. de las Indias*, Ms., lib. 33, cap. 43, 47.

(8) Il est assez difficile d'établir la date précise de leur départ, et, à vrai dire, la date de la plupart des événements de la conquête : les vieux chroniqueurs considéraient la chronologie comme une affaire de luxe. Ixtlixochitl, Gomara et d'autres fixent la date en question au 10 juillet. Mais ils sont complètement en contradiction avec la lettre de Cortés, qui dit que l'armée atteignit Tlascala le 8 (et non pas le 10 comme l'indique Clavigero dans une citation inexacte, *Stor. del Messico*, t. 3, p. 135-136, *nota*); et il résulte de la relation minutieuse donnée par le général de ses mouvements de chaque jour, qu'il quitta la capitale dans la dernière nuit de juin, ou, pour mieux dire, dans la matinée du 1<sup>er</sup> juillet. Il ajoute que ce fut dans la nuit qui suivit l'affaire des ponts de la ville. *Comp. Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 142-149.

retentissait du tumulte des combats. Tout était maintenant silencieux; la rencontre de quelque cadavre isolé, ou d'un sombre monceau de morts, indiquant les endroits où la lutte avait été le plus acharnée, rappelait seule les événements de la veille. Plus d'une fois, en passant devant les allées et les ruelles latérales qui débouchaient dans la grande rue, ou en plongeant leurs regards sur les canaux, dont la surface unie brillait, à travers les ombres de la nuit, d'une sorte de lustre semblable au poli de l'ébène, les Espagnols crurent entrevoir les formes indistinctes de leurs ennemis en embuscade et prêts à s'élaner sur eux. Mais ce n'était qu'une illusion de leurs sens, et la ville était plongée dans un sommeil que n'interrompaient point ni les échos éveillés par le pas retentissant des chevaux ni le sourd roulement de l'artillerie et des chariots du bagage. Enfin, un espace plus clair, s'ouvrant derrière la sombre ligne des bâtiments, indiqua à la tête de la colonne qu'elle arrivait sur la chaussée. On commençait à se féliciter en songeant qu'on avait échappé aux dangers d'une attaque dans la ville même, et qu'on serait bientôt en sûreté sur la rive opposée du lac. Mais les Mexicains ne dormaient pas tous.

Au moment où les Espagnols, parvenus à l'endroit où la rue se joignait à la chaussée, se disposaient à jeter leur pont mobile en travers de la première coupure, qui se trouvait alors devant eux, plusieurs vedettes indiennes, postées sur ce point, ainsi qu'aux autres abords de la ville, prirent l'alarme et, en fuyant, réveillèrent leurs compatriotes par leurs cris. Les prêtres, qui veillaient au sommet des *teocallis*, sonnèrent aussitôt leurs conques, tandis que l'énorme tambour, encore suspendu dans le temple désolé du dieu de la guerre, faisait retentir par toute la ville ces sons lugubres et solennels qu'on n'entendait que dans les époques de calamité. Les Espagnols comprirent qu'il n'y avait pas de temps à perdre. On fit avancer le pont, que l'on ajusta en toute hâte. Sandoval le traversa le premier au galop, suivi de son petit corps de cavalerie, de son infanterie et des alliés tlascalans,

qui formaient la première division de l'armée. Puis vint Cortés avec ses escadrons, les bagages, les chariots de munitions et une partie de l'artillerie. Mais cette seconde division n'avait pas encore franchi l'étroit défilé, qu'on entendit un bruit confus, semblable à celui d'une forêt agitée par les vents. Ce bruit, en se rapprochant, devint de plus en plus fort, et en même temps les eaux sombres du lac s'agitèrent, comme si elles étaient battues par d'innombrables rames; puis quelques pierres et quelques flèches, lancées comme au hasard, vinrent tomber parmi les troupes, qui pressaient le pas. Ces projectiles, qui arrivaient à chaque instant plus serrés, finirent par pleuvoir comme la grêle, tandis que l'air était déchiré des cris de guerre et des hurlements de myriades de combattants, qui semblaient surgir de tous côtés et couvrir la terre et les eaux.

Pendant que les Espagnols hâtaient leur marche au travers de ces volées de flèches, les barbares, poussant leurs canots contre les talus de la chaussée, s'élançaient dessus et se jetaient même dans leurs rangs. Mais les chrétiens, ne songeant qu'à se tirer de ce mauvais pas, refusaient le combat, à moins que ce ne fût dans le cas de défense personnelle. Les cavaliers, enfonçant leurs éperons dans les flancs de leurs coursiers, se débarrassaient de leurs assaillants en leur passant sur le corps, tandis que les fantassins, faisant usage de leurs bonnes épées ou des crosses de leurs arquebuses, renversaient leurs audacieux ennemis du haut de la digue.

Mais le défilé d'une colonne de plusieurs milliers de soldats, qui ne pouvait s'avancer que sur quinze à vingt hommes de front, occupait nécessairement beaucoup de temps, et la tête était déjà arrivée à la seconde coupure, avant que l'arrière-garde eût achevé de traverser la première. Là, n'ayant aucun moyen d'effectuer le passage, il fallut faire halte sous les décharges continuelles de l'ennemi, qui s'était rassemblé en grande force sur le lac. Les chefs de l'avant-garde envoyaient message sur message à la queue de la colonne pour presser l'envoi du pont mobile. Enfin, le dernier homme de

l'armée ayant franchi la première coupure, Magarino et ses braves compagnons s'efforcèrent d'enlever le massif châssis; mais il adhéraït fortement à la digue. Ce fut en vain qu'ils réunirent tous leurs efforts. Le poids de tant d'hommes et de chevaux, le poids surtout de l'artillerie, avait tellement enfoncé les madriers dans le sol, qu'il fut impossible de les en dégager. Les soldats n'en continuèrent pas moins à travailler au milieu d'une grêle de traits et de pierres, jusqu'à ce qu'enfin un grand nombre d'entre eux ayant été tués, et tous blessés, ils se virent contraints de renoncer à leur entreprise.

Cette nouvelle passa bientôt de bouche en bouche, et elle ne fut pas plus tôt connue qu'un long cri de désespoir s'éleva, qui domina pour un moment le tumulte du combat. Tout moyen de retraite était coupé. Le péril de la situation était immense: chacun ne devait plus désormais compter que sur soi; c'était fait de l'ordre et de la subordination. De l'extrême danger naquit l'extrême égoïsme: chacun ne songea plus qu'à sa sûreté personnelle. On se pressa en avant, foulant aux pieds les faibles et les blessés, sans s'inquiéter si c'étaient des amis ou des ennemis. Les premiers rangs, poussés par le reste de la colonne, se trouvèrent bientôt entassés au bord du précipice. Sandoval, Ordaz et les autres cavaliers se précipitèrent dans l'eau. Quelques-uns parvinrent à franchir le passage à la nage; d'autres échouèrent. Parmi ceux qui atteignirent le bord opposé, quelques-uns furent renversés en essayant d'en gravir l'escarpement, et roulèrent dans le lac avec leurs chevaux. L'infanterie suivit pêle-mêle et dans une grande confusion, les hommes étant à chaque instant percés par les traits des Aztèques ou abattus par leurs massues: plus d'un malheureux, encore étourdi de sa chute, se vit entraîné à bord de leurs canots, réservé à une mort plus lente, mais plus horrible (9).

(9) *Rel. seg. de Cortés*, ap. Lorenzana, p. 143. Camargo, *Hist. de Tlascalala*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128. Oviedo, *Hist. de*

Le carnage devint affreux sur toute la longueur de la digue, dont la masse noirâtre offrait un but assez distinct aux projectiles des Mexicains; mais souvent, dans le désordre de cette mêlée, ils atteignaient aussi leurs propres compatriotes. Ceux qui étaient les plus rapprochés de la digue, l'abordant avec une impétuosité qui brisait leurs canots, sautaient à terre et engageaient une lutte corps à corps avec les chrétiens, jusqu'à ce que les uns et les autres roulassent ensemble le long des flancs de la chaussée. Mais l'Aztèque tombait au milieu de ses amis, tandis que son antagoniste était saisi, garrotté et conduit au sacrifice. Cette lutte fatale se prolongea longtemps. Les Mexicains étaient reconnaissables à leurs tuniques de coton blanc, qu'on distinguait vaguement dans l'obscurité. Au-dessus des combattants s'élevait une immense clameur, mélange confus d'horribles imprécations de rage et de vengeance, de gémissements de douleur, d'invocations à la bienheureuse Vierge et aux saints, de cris de femmes.....; car il y avait à la suite de l'armée chrétienne plusieurs femmes, indigènes et Espagnoles (10). Une de ces dernières, nommée Maria de Estrada, se fit particulièrement remarquer par son courage, et mania, en cette occasion, l'épée et le bouclier comme aurait pu faire le meilleur homme d'armes (11).

*Ias Ind.*, Ms., lib. 33, cap. 13, 47. Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 24. P. Martyr, *De orbe novo*, dec. 3, cap. 6. Herrera, *Hist. general*, dec. 2, lib. 10, cap. 4. *Probanza en la Villa Segura*, Ms.

(10) « Pues la grita, y lloros, y lástimas q. dezia demadando scorro : ayudadme, q. me ahogo, otros : socorrodme, q. me mata, otros demadando ayuda à N. Señor, à santa Maria, y à señor Santiago. » Bernal Diaz, *Hist. de la conquista*, cap. 128.

(11) « Y asimismo se mostró mui valerosa en este aprieto, y conflicto Maria de Estrada, la qual con vna espada, y vna rodela en las manos, hizo hechos maravillosos, y se entraba por los enemigos con tanto corage, y animo, comosi fuera vno de los mas valientes hombres de el mundo, olvidada de que era muger... casó esta señora con Pedro Sanchez Farfan, y diéronle en encomienda el pueblo de Tetela. » Torquemada, *Monarch. india*, lib. 4, cap. 72.

Cependant la seconde coupure de la chaussée se remplissait des débris des objets qui venaient successivement s'y entasser, chariots de munitions, canons, ballots de riches étoffes, qui se dispersaient sur les eaux, caisses remplies de lingots massifs, cadavres d'hommes et de chevaux. Au milieu de cet épouvantable encombrement, il se forma peu à peu une espèce de passage, qui permit à toute la queue de la colonne, demeurée encore en deçà, d'atteindre l'autre côté (12). Cortés, dit-on, découvrit un gué où, s'arrêtant dans l'eau jusqu'aux courroies de sa selle, il s'efforça de rétablir l'ordre et de diriger ses troupes, par un chemin plus sûr, vers le bord opposé de la coupure. Mais sa voix se perdit au milieu du tumulte, et renonçant à arrêter ce torrent d'hommes entraînés par la peur, il gagna la tête de la colonne, suivi de quelques cavaliers fidèles, qui ne quittèrent point sa personne. Avant de s'éloigner de ce fatal passage, il avait eu la douleur de voir son page favori, Juan de Salazar, renversé mort à ses côtés. Il trouva à l'avant-garde Sandoval et ses compagnons arrêtés devant la troisième et dernière coupure, et s'efforçant d'exciter leurs soldats à tenter le passage. Les malheureux n'en avaient pas le courage. L'ennemi, à la vérité, n'était pas aussi nombreux sur ce point; mais la coupure était large et profonde. Les chefs donnèrent encore une fois l'exemple, en se plongeant avec leurs chevaux dans l'eau. Cavaliers et fantassins suivirent de leur mieux, les uns à la nage, les autres en se cramponnant, avec toute l'énergie du désespoir, à la crinière et à la queue des coursiers effrayés. Ceux-là se firent le mieux d'affaire, ainsi que l'avait prédit

(12) Camargo, *Hist. de Tlascalala*, Ms. Bernal Diaz, *Hist. de la conq.*, cap. 128.

« Por la gran priesa que daban de ambas partes de el camino, comenzaron à caer en aquel foso, y cayéron juntos, que de Españoles, que de Indios y de caballos, y de cargas, el foso se hinchó hasta arriba, cayendo los unos sobre los otros, y los otros sobre los otros, de manera que todos los del bagage quedáron alli ahogados, y los de la retaguardia pasáron sobre los muertos. » Sahagun, *Hist. de Nueva-España*, Ms., lib. 12, cap. 24.